

LA PREUVE  
PAR LE SANG

Spécialiste de psychologie enfantine, Jonathan Kellerman se tourne vers le roman policier en 1985. Son livre *Le Rameau brisé* est couronné par l'Edgar du policier et inaugure une série qui est aujourd'hui traduite dans le monde entier. Il vit à Los Angeles avec sa femme, la romancière Faye Kellerman.

Les enquêtes d'Alex Delaware et Milo Sturgis  
parues en Points :

*Le Rameau brisé*  
*La Clinique*  
*La Sourde*  
*Billy Straight*  
*Le Monstre*  
*Dr la Mort*  
*Chair et sang*  
*Qu'elle repose en paix*  
*La Dernière Note*

Né à New York en 1949, Jonathan Kellerman est devenu psychologue clinicien spécialisé en pédiatrie après des études à l'UCLA. Il est l'auteur maintes fois primé d'une trentaine de romans traduits dans le monde entier. Il vit à Los Angeles.

Jonathan Kellerman

LA PREUVE  
PAR LE SANG

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par William Olivier Desmond*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Blood Test*

ÉDITEUR ORIGINAL

Atheneum Publishers

© 1986, by Jonathan Kellerman

ISBN 978-2-0214-3590-0

(ISBN 2-02-087119-X, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2006, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Faye, Jesse et Rachel... comme toujours  
Et bienvenue à Ilana*



Assis dans la salle d'audience, je regardais Richard Moody apprendre la mauvaise nouvelle de la bouche de M<sup>me</sup> la Juge.

Pour l'occasion, il s'était présenté vêtu d'un costume en synthétique couleur chocolat, d'une chemise jaune canari fermée par une cravate ficelle et de bottes en peau de serpent. Il avait fait la grimace, s'était mordu la lèvre et avait tenté de soutenir le regard de la juge, mais celle-ci ayant eu le dessus, il s'était mis à contempler ses mains. L'huissier, au fond de la salle, ne le quittait pas des yeux. Il avait suivi mes conseils et soigneusement tenu les Moody à l'écart l'un de l'autre pendant tout l'après-midi, allant jusqu'à fouiller Richard.

La cinquantaine juvénile, Diane Severe, la juge, avait des cheveux blond cendré encadrant un visage aux traits marqués, mais avenant; elle parlait d'un ton neutre et sans élever la voix. C'était la première fois que je la voyais siéger, mais je la connaissais déjà de réputation. Elle avait été travailleuse sociale avant de poursuivre des études de droit; après dix ans passés au tribunal pour mineurs et six ans comme juge familial, elle était un des rares magistrats à comprendre vraiment les enfants.

– Monsieur Moody, lança-t-elle, je voudrais que vous écoutiez très attentivement ce que je vais vous dire.

Moody commença à prendre une posture agressive, les épaules levées et les yeux réduits à une fente, comme dans une rixe de bar, mais, son avocat lui donnant un coup de coude, il se détendit et réussit même à sourire.

– J’ai écouté les interventions de MM. Daschoff et Delaware, les deux experts qualifiés auprès de ce tribunal. J’ai parlé à huis clos avec vos enfants. J’ai observé votre comportement cet après-midi et j’ai pris note de vos allégations à l’encontre de M<sup>me</sup> Moody. Je sais de plus que vous aviez donné pour instruction à vos enfants de s’enfuir de chez leur mère pour que vous puissiez les reprendre. (Elle marqua un temps d’arrêt et se pencha vers l’inculpé.) Vous souffrez, monsieur, de sérieux problèmes affectifs.

Moody afficha un sourire suffisant qui ne dura pas plus d’un dixième de seconde, mais elle le vit.

– Je suis navrée que vous trouviez cela comique, monsieur Moody, parce qu’en réalité, c’est tragique.

– Votre honneur... commença Durkin, l’avocat de Moody, aussitôt interrompu par le stylo en or que brandit la juge.

– Pas maintenant, maître. J’ai entendu suffisamment de baratin aujourd’hui. C’est mon dernier mot et je voudrais que votre client soit attentif. (Elle se tourna vers Moody.) Il est possible que ces problèmes puissent faire l’objet d’un traitement. Il ne fait aucun doute dans mon esprit qu’il est essentiel que vous suiviez une psychothérapie... et une psychothérapie sérieuse. Des médicaments seront peut-être même nécessaires. Pour votre bien et pour celui de vos enfants, j’espère que vous suivrez le traitement dont vous avez besoin. Vous

avez ordre de ne plus voir vos enfants jusqu'à ce que les psychiatres m'apportent la preuve que vous n'êtes plus un danger pour vous-même ni pour les autres, autrement dit quand vous cesserez de proférer des menaces de mort et de suicide, quand vous aurez accepté la réalité de votre divorce et quand vous serez en mesure de soutenir financièrement M<sup>me</sup> Moody afin qu'elle élève correctement vos enfants.

« Le jour où vous en serez là – et croyez-moi, monsieur Moody, je ne me contenterai pas de votre parole –, la cour fera appel au D<sup>r</sup> Delaware pour mettre au point un programme limité de visites contrôlées.

Moody encaissa le coup, puis fit un brusque mouvement en avant. L'huissier bondit de son siège et fut à ses côtés en un instant. Moody le vit, eut un sourire désabusé et baissa les bras. Les larmes coulaient le long de ses joues. Durkin prit un mouchoir, le lui tendit et souleva une objection, ce jugement constituant selon lui « une intrusion dans la vie privée de son client ».

– Vous êtes libre de faire appel, reprit la juge Severe du même ton égal.

– Madame la Juge ?

Moody parlait d'une voix basse et tendue, l'accent toujours aussi traînant.

– Oui, monsieur Moody ?

– Vous comprenez pas, dit-il en se tordant les mains. Ces enfants, c'est tout' ma vie.

Je crus un instant qu'elle allait le remettre vertement à sa place. Elle le regarda au contraire avec compassion.

– Si, monsieur, dit-elle, je comprends. Je comprends que vous aimez vos enfants. Que votre vie est un désastre. Mais ce que vous devez comprendre, vous – et c'est ce qu'ont parfaitement montré les rapports psychiatriques –, c'est qu'on ne peut pas rendre des enfants

responsables de la vie d'un adulte. C'est un fardeau bien trop lourd pour eux. Ce n'est pas à eux de vous élever, monsieur Moody. C'est à vous d'être capable de les élever, eux. Et pour l'instant, vous ne l'êtes pas. Vous avez besoin d'aide.

Il voulut dire quelque chose, mais le ravala. Il hocha la tête, vaincu, rendit le mouchoir à Durkin et essaya de sauver un reste de dignité.

Le quart d'heure suivant fut consacré à régler des questions d'ordre matériel. Je n'avais nul besoin de savoir comment allaient être répartis les maigres biens de Darlene et de Richard Moody, mais Malcolm Worthy avait dit qu'il voulait me parler.

Lorsqu'elle en eut terminé avec tout le boniment juridico-légal, la juge Severe ôta ses lunettes et déclara que l'audience était levée. Puis elle regarda dans ma direction et sourit.

– J'aimerais vous voir un moment dans mon bureau, si vous avez une minute, docteur Delaware.

Je souris à mon tour et acceptai d'un hochement de tête. Elle quitta rapidement le tribunal.

Durkin fit sortir Moody sous le regard toujours attentif de l'huissier.

À la table voisine, Malcolm s'efforçait de remonter le moral de Darlene, tapotant son épaule grassouillette et rassemblant les documents épars avant de les fourrer dans l'une des deux valises qu'il avait apportées. Malcolm était un obsessionnel, et là où un autre avocat se contentait d'un attaché-case, il trimbalait partout des valises de documents sur un chariot chromé pliable.

L'ex-M<sup>me</sup> Moody le regardait, l'air hagard, les joues enfiévrées d'un rose malsain, et hochait mécaniquement la tête à tout ce qu'il disait. Elle avait emballé son corps plantureux dans une robe estivale d'un bleu aussi

écumeux que la mer à marée haute et coupée pour une femme qui aurait eu dix ans de moins qu'elle ; je me demandai si elle ne confondait pas sa liberté récemment retrouvée avec l'état d'innocence.

Malcolm portait la tenue classique de tout avocat chic de Beverly Hills : costume italien, chemise et cravate en soie, richelieus en chevreau avec lacets à glands. Coiffé à la dernière mode (cheveux longs et frisés), il portait une barbe taillée très court. Ses ongles brillaient, il avait des dents parfaites et un bronzage signé Malibu. Il m'adressa un clin d'œil et un petit signe de la main et tapota une dernière fois l'épaule de Darlene. Puis il lui prit les deux mains dans la sienne et la reconduisit jusqu'à la sortie.

– Merci pour ton aide, Alex, dit-il en revenant.

Des piles de papier se trouvant encore sur la table, il se mit à les ranger.

– Ce n'était pas drôle, dis-je.

– Non. Ces affaires ne le sont jamais.

Il pensait ce qu'il disait, mais il y avait tout de même quelque chose de joyeux dans sa voix.

– N'empêche, tu as gagné.

Il s'arrêta un instant d'empiler ses papiers.

– Oui. Mais bon, c'est mon métier. Me bagarrer. (D'un geste sec du poignet, il fit apparaître sa montre, un disque d'or aussi épais qu'une gaufre.) Je n'irai pas jusqu'à dire que ça m'a fait mal au cœur de régler son compte à un enfoiré comme Mister M.

– Tu crois qu'il va l'accepter ? Juste comme ça ?

Il haussa les épaules.

– Qui sait ? S'il ne le fait pas, on sortira l'artillerie lourde.

À deux cents dollars de l'heure.

Il arrima ses valises au porte-bagages.

– Écoute-moi, Alex, reprit-il. Ce n'était pas une affaire pourrie. Quand c'est le cas, je ne t'appelle pas – j'ai mon équipe de flingueurs. C'était correct, aujourd'hui, non ?

– On était du bon côté.

– Rien de plus vrai. Et je te remercie encore. Mes amitiés à M<sup>me</sup> la Juge.

– À ton avis, qu'est-ce qu'elle veut ?

Il sourit et me donna une tape sur l'épaule.

– Elle aime peut-être ton style. Elle est pas si mal, hein ? Sans compter qu'elle est célibataire, tu sais.

– Vieille fille ?

– Que non ! Divorcée. C'est moi qui l'ai défendue.

Le bureau de la juge, en acajou et bois de rose, était imprégné du parfum des fleurs. Elle-même s'était installée derrière un bureau en bois sculpté à plateau de verre, sur lequel était posé un vase de cristal rempli de hautes tiges de glaïeuls. Derrière, sur le mur, plusieurs photos représentaient deux adolescents blonds, deux balèzes en tenue de football ici, en combinaison de plongée là – et même en tenue de soirée.

– Mes deux affreux, dit-elle en suivant mon regard. L'un est en fac à Stanford, l'autre vend du bois de chauffage à Arrowhead. Un monde, non, docteur ?

– Un monde, oui.

– Je vous en prie, asseyez-vous. (Elle m'indiqua un canapé recouvert de velours et attendit que je m'installe.) Désolée si je vous ai un peu bousculé par moments.

– Pas de problème.

– J'aurais bien aimé savoir si le fait que M. Moody se promène en sous-vêtements féminins avait quelque chose à voir avec son état mental, mais vous n'avez rien voulu répondre.

– Je ne crois pas que ses choix en matière de lingerie aient beaucoup de rapport avec le problème de la garde des enfants.

Elle éclata de rire.

– J’ai affaire à deux types d’experts en matière de psychologie, dit-elle. Ceux qui se prennent pour des sommités et sont si imbus de leur personne qu’ils imaginent que leur opinion, quel que soit le sujet, est parole d’évangile, et les prudents, comme vous, qui ne donnent la leur que sur la foi d’une étude en double aveugle.

Je haussai les épaules.

– Au moins, vous ne risquez pas que je vous présente une défense pour facultés diminuées au moment des faits pour abus de sucreries.

– Ah, l’affaire Dan White ! Touché... Que diriez-vous d’un peu de vin ?

Elle ouvrit les portes d’une crédence assortie au bureau et en sortit une bouteille et deux verres à pied.

– Avec plaisir, Madame la Juge.

– Ici, c’est Diane. Et vous, c’est bien Alexander ?

– Alex ira très bien.

Elle versa le vin rouge dans les verres.

– C’est un cabernet d’une grande suavité que je réserve à ce genre d’occasions... fin d’une procédure particulièrement odieuse. Renforcement positif, si vous voulez.

Je pris le verre qu’elle me tendait.

– À la justice, dit-elle en levant le sien.

Nous trinquâmes. Le vin était excellent et je le lui dis. Cela parut lui faire plaisir.

Nous bûmes en silence. Elle finit avant moi et reposa son verre.

– Je voulais vous parler des Moody. Ils ne sont plus

de mon ressort, mais je ne peux pas m'empêcher de penser aux enfants. J'ai lu votre rapport et je dois dire que vous avez exprimé des opinions judicieuses sur la famille.

– Il m'a fallu un moment, mais ils ont fini par parler.

– Ces enfants... comment vont-ils s'en sortir ? Bien ? (Elle fit cliqueter ses ongles contre le bord de son verre.) Croyez-vous qu'il va la tuer ?

La question me prit au dépourvu.

– Ne me dites pas que vous n'y avez pas pensé, reprit-elle, avec l'avertissement que vous avez donné à l'huissier et tout le reste...

– C'était destiné avant tout à éviter une scène trop pénible. Mais c'est vrai, je l'en crois capable. C'est un individu instable et profondément déprimé. Quand il va vraiment mal, il devient mauvais, et il n'a jamais été aussi mal que maintenant.

– Et il porte des petites culottes de femme.

Je ris.

– Oui, ça aussi.

– Un deuxième verre ?

– Volontiers.

Elle mit la bouteille de côté et croisa les doigts sur le pied du verre. Plus toute jeune, elle restait séduisante malgré ses traits anguleux et ne craignait pas de laisser voir quelques rides.

– Le raté intégral, ce Richard Moody. Et peut-être un tueur.

– Si jamais il était d'humeur à tuer, elle serait évidemment sa première cible. Et peut-être aussi le petit ami... Conley.

– Eh bien, dit-elle en se passant la langue sur les lèvres, il faut rester philosophe dans des cas comme celui-ci. S'il la tue, c'est parce qu'elle aura baisé avec

qui il ne fallait pas. Tant qu'il ne tue pas un innocent, comme vous ou moi...

J'aurais eu du mal à dire si elle plaisantait ou était sérieuse.

– C'est une question à laquelle j'ai pensé, voyez-vous. Un raté doublé d'un tordu venant s'en prendre à moi à cause de ses ennuis... Les ratés refusent toujours de prendre la responsabilité de leur petite vie merdique. Ça ne vous a jamais tracassé ?

– Pas vraiment. Lorsque j'avais ma clientèle privée, la plupart de mes patients étaient des gosses très chouettes appartenant à de chouettes familles ; pas trop le genre à faire parler la poudre. J'ai pratiquement pris ma retraite depuis deux ans.

– Je sais. J'ai lu votre CV. Tous ces diplômes, et ce blanc. C'était avant ou après l'affaire de la Casa de Los Niños ?

Je ne fus pas surpris qu'elle en ait entendu parler. L'affaire datait d'un peu plus d'un an, mais les manchettes avaient été fracassantes et les gens se les rappelaient. J'avais, moi, de bonnes raisons personnelles de m'en souvenir : une mâchoire démolie et refaite qui me faisait mal quand le temps tournait à la pluie.

– Un an et demi avant. Après, je n'ai pas eu trop envie de remettre ça.

– Ce n'est pas amusant d'être un héros ?

– Je ne sais même pas ce que veut dire ce mot.

– Vous m'en direz tant... (Elle me regarda sans ciller et tira sur l'ourlet de sa jupe.) Et, à présent, vous faites des expertises.

– Oui, mais limitées. J'accepte de consulter pour des avocats en qui j'ai confiance, ce qui raccourcit singulièrement la liste, ou bien je travaille directement pour des juges.

– Lesquels ?

– George Landre, Ralph Siegel.

– Deux types bien. J’ai été à la fac avec George. Voudriez-vous travailler un peu plus ?

– Je ne cours pas après les affaires. Si une se présente, très bien. Sinon, je trouve de quoi m’occuper.

– Gosse de riche, hein ?

– Loin de là. Mais j’ai fait quelques investissements judicieux qui continuent à payer. Je n’ai pas envie d’être happé par le syndrome de Dallas.

Elle sourit.

– En tout cas, si vous voulez traiter d’autres dossiers, je ferai passer l’info. Les psy assermentés sont tous surchargés de travail et nous sommes constamment à la recherche de types capables de penser correctement et de mettre les choses en mots suffisamment simples pour qu’un juge puisse comprendre. Votre rapport était vraiment très bien.

– Merci. Si vous m’envoyez une affaire, je ne refuserai pas.

Elle finit de vider son deuxième verre.

– Beaucoup de rondeur, vous ne trouvez pas ? Il vient d’une minuscule propriété dans la vallée de la Napa. Elle n’existe que depuis trois ans et continue de travailler à perte, mais elle produit de petites quantités d’un rouge vraiment remarquable.

Elle se leva et se mit à aller et venir dans la pièce. De la poche de sa robe, elle sortit un paquet de Virginia Slim et un briquet. Elle resta un moment en contemplation devant un mur couvert de diplômes et d’attestations, tirant de profondes bouffées sur sa cigarette.

– C’est fou comme les gens font tout ce qu’il faut pour foutre leur vie en l’air, non ? reprit-elle, toujours tournée vers les photos. La petite mère Moody et ses

grands yeux, par exemple. Une jolie fille de la campagne qui débarque à Los Angeles à la recherche de la vie excitante de la ville, qui trouve un petit boulot de caissière dans un Safeway et tombe amoureuse de Mister Macho soi-même... Mister Macho et ses sous-vêtements en dentelle... ouvrier du bâtiment, n'est-ce pas ?

– Charpentier. Pour les studios Aurora.

– Exact. Ça me revient. Il construit des décors. Le prototype du parfait raté, mais il faut douze ans à cette nana pour s'en rendre compte. Maintenant qu'elle a réussi à s'arracher à ses griffes, avec qui va-t-elle se coller ? Avec le clone du raté.

– Conley est mentalement en bien meilleur état.

– Admettons. Mais mettez-les côte à côte. Des jumeaux. Elle est toujours attirée par le même type d'hommes. Qui sait ? Moody était peut-être un vrai séducteur, au début. Je vous parie que, dans quelques années, votre Conley ne vaudra guère mieux. Rien que des ratés.

Elle se tourna alors pour me faire face. Ses narines frémissaient et la main qui tenait la cigarette tremblait, presque imperceptiblement : l'alcool, l'émotion, ou les deux.

– Je me suis amourachée d'un trouduc et il m'a fallu un moment pour m'en sortir, Alex, mais au moins je n'ai pas recommencé la même connerie à la première occasion. À se demander si les femmes finiront par comprendre un jour.

– Je ne parierais pas cher sur Malcolm Worthy s'il devait se séparer de sa Bentley, lui dis-je.

– Moi non plus. Malcolm est un surdoué. C'est lui qui s'est occupé de mon divorce. Vous le saviez ?

Je feignis l'ignorance.

– Il y avait probablement un conflit d'intérêts dans

cette affaire, mais peu importe, maintenant qu'elle est close. Ce Moody est un cinglé, il bousille ses enfants et mon jugement était ce qu'on pouvait faire de mieux pour essayer de le sortir de là. Y a-t-il une chance qu'il suive une thérapie ?

– J'en doute. Il trouve qu'il va très bien.

– Bien entendu. C'est le cas de tous les vrais cinglés. Le saucisson qui a peur du couteau... En supposant qu'il ne la tue pas, vous savez ce qui va se passer, n'est-ce pas ?

– Nouvelles séances au tribunal ?

– Exactement. Cet idiot de Durkin va débarquer ici tous les quinze jours avec un nouveau prétexte pour faire annuler le jugement. En attendant, Moody va harceler Miss Grands Yeux et, s'il y met assez d'énergie, les enfants en resteront marqués à vie. (Elle revint à son bureau en quelques enjambées gracieuses, prit un poudrier dans son sac et rectifia son maquillage.) Et ça va traîner sans fin. Il utilisera toutes les ficelles du système, elle bêlera et pleurera, mais elle n'aura pas le choix. (Son expression se durcit.) De toute façon, je n'en ai rien à cirer. Dans quinze jours, je ne suis plus dans le coup. Je prends ma retraite. Moi aussi, j'ai fait quelques investissements. Des bons, et un qui me coûte la peau des fesses. Une minuscule propriété viticole dans la Napa. (Elle sourit.) L'année prochaine, à la même époque, je serai dans mon chai, occupée à goûter la nouvelle vendange jusqu'à rouler par terre. Si vous passez dans la région, n'hésitez pas à venir me voir.

– Je n'y manquerai pas.

Elle se détourna pour s'adresser à nouveau à ses diplômés.

– Vous avez une petite amie, Alex ?

– Oui. En ce moment, elle est au Japon.

– Elle vous manque ?

– Beaucoup.

– Je me disais aussi, dit-elle avec bonne humeur. Les bons sont toujours pris. (Elle se leva pour montrer que l’audience était terminée.) Ça m’a fait plaisir de vous rencontrer, Alex.

– Et moi de même, Diane. Bonne chance avec votre vignoble. L’échantillon que vous m’avez fait goûter était sensationnel.

– Il sera de mieux en mieux. Je le sens.

Elle avait une poignée de main ferme et sèche.

Mon antique Cadillac Seville ayant eu tout le temps de mijoter au soleil dans le parking, je me brûlai en en touchant la poignée. Je sentis une présence derrière moi alors que je retirais vivement la main et me retournai.

– S’cusez, Doc.

Il tournait la tête vers le ciel et plissait les yeux. De la sueur perlait à son front et sa chemise jaune canari avait pris une nuance moutarde sous ses bras.

– Je n’ai pas le temps de parler, monsieur Moody.

– Juste une seconde, Doc. Histoire de prendre contact avec vous. De soul’ver quelques points importants. De communiquer, vous savez.

Il avait parlé d’un ton précipité, me jetant de brefs coups d’œil entre ses paupières à demi fermées, tandis qu’il se balançait sur les talons de ses bottes. Il sourit, grimaça, hocha la tête, se gratta la pomme d’Adam et se pinça le nez – tout ça en une rapide succession. Une symphonie discordante de tics et de tressaillements. Je ne l’avais jamais vu dans cet état, mais j’avais lu le rapport de Larry Daschoff et avais une idée assez précise de ce qui se passait.

– Je suis désolé, repris-je. Pas maintenant.

Je regardai autour de moi dans le parking, mais j'étais seul. L'arrière du tribunal, dans ce quartier peu reluisant, donnait sur une rue tranquille. Le seul signe de vie était un chien efflanqué fouillant du museau au milieu d'un carré d'herbes folles, de l'autre côté de la rue.

– Allons, voyons, Doc. Laissez-moi just' souligner deux ou trois trucs, laissez-moi m'exprimer, laissez-moi mettre les principaux faits en évidence, comme disent les avocillons.

Il parlait de plus en plus vite.

Je me détournai, mais sa main brune et dure se referma sur mon poignet.

– S'il vous plaît, lâchez-moi, monsieur Moody, dis-je en m'efforçant de prendre un ton patient.

Il sourit.

– Hé, Doc, je veux just' parler. Défend' mon point de vue.

– L'affaire est close. Je ne peux plus rien pour vous. Lâchez mon poignet.

Il resserra sa prise, sans que la moindre tension apparaisse sur son visage. Un visage allongé, tanné et parcheminé par le soleil, avec un nez cassé en patate au milieu, une bouche aux lèvres fines et une mâchoire démesurée – du genre de celles qu'on se fabrique en chiquant du tabac ou en grinçant des dents sans arrêt.

Je remis mes clefs dans ma poche et voulus détacher ses doigts de mon bras, mais il avait une force phénoménale. Voilà aussi qui était logique, si ce que je soupçonnais était vrai. On aurait dit qu'il avait la main soudée à mon poignet, et il commençait à me faire mal.

Je me surpris à évaluer mes chances en cas de bagarre : nous avions à peu près la même taille et sans doute aussi un poids voisin. Des années passées à soulever du

La Dernière Note

*Seuil, 2005*

*et « Points Policier », n° P1493*

Le Club des conspirateurs

*Seuil, 2006*

*et « Points Policier », n° P1782*

La Psy

*Seuil, 2007*

*et « Points Policier », n° P1830*

Tordu

*Seuil, 2008*

*et « Points Policier », n° P2117*

Fureur assassine

*Seuil, 2008*

*et « Points Policier », n° P2215*

Comédies en tout genre

*Seuil, 2009*

*et « Points Policier », n° P2354*

Meurtre et Obsession

*Seuil, 2010*

*et « Points Policier », n° P2612*

Habillé pour tuer

*Seuil, 2010*

*et « Points Policier », n° P2681*

Les Anges perdus

*Point Deux, 2011*

*et « Points Policier », n° P2920*

Jeux de vilains

*Seuil, 2011*

*et « Points Policier », n° P2788*

Double meurtre à Borodi Lane

*Seuil, 2012*

*et « Points Policier », n° P2991*

Les Tricheurs

*Seuil, 2013*

*et « Points Policier », n° P3267*

L'inconnue du bar

*Seuil, 2014*

*et « Points Policier », n° P4050*

Guitares d'exception

L'art et la beauté des guitares de collection

*Nuinui (Chermignon, Suisse), 2014*

Un maniaque dans la ville

*Seuil, 2015*

*Avec Faye Kellerman*

Double Homicide

*Seuil, 2007*

*et « Points Policier », n° P1987*

Crimes d'amour et de haine

*Seuil, 2009*

*et « Points Policier », n° P2454*

*Avec Jesse Kellerman*

Le Golem d'Hollywood

*Seuil, 2015*

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL

IMPRESSION : CPI FRANCE

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2007. N° 91402-7 (2024035)

IMPRIMÉ EN FRANCE